

# Les Chaînes d'Eymerich

Valerio Evangelisti

Roman traduit de l'italien par Serge Quadrupani

**LA VOLTE**

## Les Chaînes d'Eymerich

::  
Conception graphique : Stéphanie Aparicio  
Illustration de couverture : Corinne Billon  
::  
Cet ouvrage a été composé avec les caractères « Inquisition » (pour la couverture)  
et « LaVolte » (pour l'intérieur), polices exclusives dessinées par Laure Afchain.  
© Tous droits réservés.  
::  
© 1995 Arnoldo Mondadori Editore S.p.A., Milano.  
© 1998, Editions Payot & Rivages pour la traduction française de Serge Quadrupani.  
© Éditions la Volte — 2011  
Dépôt légal septembre 2011  
i.s.b.n : 9782917157169  
Numéro 0-25  
::

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

d'autres images, d'autres textes vous attendent sur [www.lavolte.net/](http://www.lavolte.net/)

## RACHE. Le commencement

Homer Loomis observa à travers la vitre le corps massif du jésuite étendu sur la couchette, maintenu par des courroies serrées au cou, aux poignets, à la taille et aux chevilles. Sans ses lunettes noires et avec la barbiche en désordre, le prêtre semblait avoir perdu toute énergie. Le regard éteint, il fixait la doctoresse assise à ses côtés, qui lui parlait sans discontinuer.

Loomis se tourna vers le chef de service, qui suivait la scène d'un œil expert.

— Qu'est-ce qu'elle lui fait ?

— Ça s'appelle des visualisations guidées. Une sorte d'hypnose légère. La doctoresse raconte au patient une espèce de fable, d'apparence anodine mais en fait riche de symboles et d'images émotives. Si ces stimuli ont de l'effet, le patient entre dans un état de rêverie proche du sommeil.

Le rude visage de Loomis exprima la perplexité :

— Et cela suffit ?

— Non, ce n'est qu'un commencement, expliqua le psychiatre, sur un ton un peu didactique. Jusqu'à présent, le sujet a su résister à chaque attaque directe. À travers les visualisations, nous espérons le plonger dans cette torpeur qui est la condition préalable d'une hypnose plus profonde. En pratique, nous cherchons à affaiblir ses défenses superficielles, pour attaquer ensuite avec plus de facilité les plus enracinées.

Il se tut quelques instants en observant la doctoresse absorbée dans son soliloque. L'homme barbu respirait maintenant avec une grande régularité, les yeux mi-clos. Le store vert, abaissé des deux tiers, teintait d'une aura reposante la lumière intense provenant du parc.

— Vous voulez écouter ? demanda le chef de service.

— C'est possible ?

— Oui, mais pas longtemps, dit le psychiatre en souriant. Vous allez comprendre pourquoi.

Il abaissa la commande de l'interphone placée à droite de la vitre. La voix de la doctoresse arriva comme une série de claquements, de modulations, de brusques changements de ton, de froissements légers. Aucune des paroles qu'elle prononçait n'était intelligible.

Loomis ne chercha pas à cacher sa stupeur.

— Et ce serait ça, les visualisations?

— Non, nous en sommes déjà à la phase suivante. Hypnose vocale. Une série de sons labiaux et gutturaux qui touchent des cordes profondes.

Loomis, à son grand dam, se rendit compte que les sifflements, les ronflements, les altérations de voix de la doctoresse étaient en train de faire leur effet sur lui également, s'insinuant irrésistiblement dans son esprit et engourdissant ses pensées. Mécontent, il allongea la main et abaissa la commande. Puis il respira à fond.

— Incroyable. Ça prend longtemps?

— Non, fit le psychiatre avec un petit rire ironique. Pas longtemps, comme vous avez pu le comprendre.

Quelques minutes passèrent encore, puis la doctoresse se tut. Elle observa le patient qui, à présent, paraissait dormir et lui tâta le pouls. Puis elle fixa la vitre d'un air interrogateur.

Le chef de service actionna l'interphone.

— Nous y sommes?

La doctoresse hocha la tête.

— Alors, commencez à l'interroger.

La femme se leva et alla se placer dans l'angle visuel du patient.

— Comment vous sentez-vous? demanda-t-elle.

Le prêtre poussa un grand soupir. Il ouvrit les yeux et répondit :

— *Bien, pero estoy muy cansado.*

Loomis eut un mouvement de déception.

— Il parle espagnol. Nous aurions pu l'imaginer.

La doctoresse, qui avait entendu, eut un geste rassurant en direction de la vitre.

— Ce n'est pas un problème, dit-elle, puis se tournant vers le jésuite : Vous pouvez me répondre en anglais?

— Oui.

— Parlez-moi de vous, de votre vie. Où êtes-vous né?

Le patient fixa le plafond.

Les Chaînes d'Eymerich

— Je suis né à Valladolid, capitale du royaume de Castille, un jour que j'ignore de l'été 1318. Le petit Alphonse XI régnait alors, mais sa grand-mère, Maria de Molina, gouvernait. Mon père, écuyer à la cour, décida très tôt de m'envoyer au couvent...

Le chef de service en resta bouche bée.

— Mon Dieu, lui chuchota Loomis. Je crois que nous allons en entendre de belles.

## 1937 – Le premier anneau

En entrant dans le laboratoire qu'il s'était installé dans un coin de la serre, le Dr Albert Blakeslee s'aperçut que la nuit précédente, il avait oublié d'éteindre la radio. Et pas seulement cela. Posé sur la table, dans un océan de notes et de fiches en désordre, se trouvait le livre qu'il aurait dû apporter à sa femme pour ses vacances : *La Mousson*, un gros roman qui venait de paraître, d'un certain Louis Bromfield. Par chance, quand il l'avait rejointe, elle dormait depuis un moment et n'avait pas remarqué l'absence du volume. Maintenant, il était six heures, elle dormait encore. Et ainsi, il pourrait tout arranger.

Blakeslee soupira, se caressa les moustaches et donna un coup d'œil d'ensemble aux caissettes qui contenaient les cultures. Si l'expérience réussissait, son nom deviendrait une référence pour chaque botaniste, même hors des États-Unis. L'idée lui procurait une sorte de souffrance plaisante, complémentaire de la tension euphorique vécue la nuit précédente. Il se déplaçait avec une lenteur délibérée, savourant à fond les instants qui le séparaient de la vérification de la validité de sa découverte.

Avant tout, il éteignit la radio, coupant la voix d'un présentateur qui livrait des détails sur l'attaque menée par le Japon contre la Chine. Puis il prit place, comme pour un hommage religieux, devant la caissette qui contenait cette sorte de safran dont il avait le premier soupçonné les propriétés.

Peut-être pas le premier. On disait que les Indiens d'Amazonie se servaient de cette plante pour rapetisser et momifier les têtes de leurs ennemis morts. Mais en Occident, personne n'avait pu individualiser le principe actif responsable de ces stigmates ; pas même les inconscients qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, l'utilisaient dans le traitement de la goutte.

Avec un nouveau soupir, il caressa son abdomen proéminent ; puis s'approcha, décidé, de la culture de trèfles dans laquelle, la veille, à neuf heures du matin, il avait injecté une solution riche de poudre de grains du faux safran.

Le cœur battant la chamade, il s'inclina sur les récipients. Ce qu'il vit souleva en lui, d'ordinaire si compassé, une onde de chaleur émotionnelle qui s'exprima dans un cri de jubilation.

Le spectacle était à la fois superbe et monstrueux. En une seule nuit, les trèfles avaient gagné quatre, six, dix feuilles. Les minces tiges s'étaient allongées, avaient grossi, formé des serpentins ou des anneaux. Les veines, elles, coupaient le souffle. Losanges, triangles, figures insensées et très compliquées. Elles semblaient issues de l'imagination d'un esprit schizophrène.

Blakeslee vacilla jusqu'à la table et se laissa tomber sur le fauteuil. Tandis que, encore tremblant de bonheur, il essuyait la sueur qui lui coulait sur le front, il se demanda quels effets produirait le même alcaloïde si on l'appliquait sur des êtres humains.

Aussitôt, il chassa cette pensée.

Ce même jour du 22 juillet 1937, à six heures de distance sur les fuseaux horaires, le biologiste allemand Jakob Graf attendait avec impatience d'être reçu par le ministre de l'Éducation populaire et de la Propagande, Joseph Goebbels. La matinée était pluvieuse et, à travers les grandes vitres, on voyait l'énorme drapeau rouge à svastika qui pendait, trempé, à sa hampe. De la cour montait un bruit de pas cadencés sur l'asphalte humide, mêlé au grondement d'une lourde moto à side-car qui zigzaguait entre les flaques. De temps en temps, un officier hurlait un ordre rauque à des soldats transis.

Graf faisait antichambre depuis dix heures du matin ; mais il comprenait qu'avec la guerre d'Espagne en cours, le ministre devait être sérieusement occupé. En témoignait le va-et-vient d'officiers, d'huissiers chargés de papiers, de sinistres personnages en imperméable noir.

Enfin, les vantaux de la très haute porte ornée de l'aigle et de la svastika s'ouvrirent. Un sous-officier de la SS marcha vers lui.

— Son excellence peut vous recevoir. Venez.

Les jambes tremblantes, Graf suivit le militaire. Ils traversèrent une antichambre dans laquelle le sous-officier s'arrêta en lui montrant du doigt une deuxième porte. Graf rassembla son courage et entra.

Son bras était encore secoué d'un tremblement violent quand il le tendit sur le seuil de la salle pas très vaste et mal meublée. Goebbels resta assis derrière le grand bureau dominé par un énorme portrait du *Führer*. Pendant quelques instants, il regarda intensément Graf, fermant à demi les yeux. Puis ses traits décharnés se détendirent et il répondit au salut d'un simple mouvement de l'avant-bras, à la manière de Hitler.

— Asseyez-vous, professeur, et pardonnez-moi si je vous ai fait attendre.

Rassuré par cet accueil cordial, mais encore un peu intimidé, Graf prit place sur un siège à haut dossier, devant le bureau.

Goebbels prit un volume sur un coin de la table.

— Je vous ai fait venir, professeur, parce que j'ai reçu la deuxième édition de votre... *Théorie de l'hérédité, science des races, lutte pour la santé héréditaire*, lut-il en se penchant sur le livre.

Graf haussa les épaules, avec un sourire timide.

— Oh, une œuvre modeste.

— La fausse modestie ne sied pas aux nationaux socialistes, professeur, répliqua Goebbels sur un ton assez sec. Votre œuvre est splendide. Pénétrante.

— Vous êtes trop bon, murmura Graf.

— Nous entendons non seulement la valoriser, mais aussi l'appliquer. Jusqu'à aujourd'hui, nous avons permis aux Juifs de s'expatrier, et nous n'avons pas suivi de ligne cohérente ni ferme envers les déments, les aveugles, les sourds, les épileptiques, les crétins et toutes les autres scories qui envahissent notre race. Mais maintenant, le parti a l'intention de changer de conduite, et vous nous indiquez la juste direction. Hygiène génétique, stérilisation, élimination suivant les cas.

Graf approuva d'un mouvement de tête.

— Ces caractères sont transmissibles. Il n'y a pas d'autre solution.

— Bien. Nous avons besoin d'esprits comme le vôtre. Je vous annonce dès aujourd'hui que vous serez d'ici un mois titulaire de la charge que vous remplissez déjà à l'Université. Et qu'on vous confiera un programme de recherches avec des fonds illimités. Heil Hitler!

C'était son congé. Graf bondit sur ses pieds, tendit le bras et cria :

— Heil Hitler!

Tandis qu'il sortait, escorté par un sous-officier, il lui sembla que le bonheur le suffoquait. Et pourtant, dans un recoin de son esprit, il nourrissait une subtile inquiétude. Traduire l'eugénisme de la théorie à la pratique,

dans le cadre d'un programme de purification de la race, était une entreprise ardue ; entre autres parce qu'on savait encore trop peu de chose sur les cellules humaines et leurs mécanismes de duplication et de mutation.

On manquait encore de la substance qui, correctement administrée, permettait de maîtriser ces processus et de mettre en œuvre, dès l'origine, la régénération de la race aryenne. Mais il aurait tout le temps d'y penser.

CHAPITRE I  
Fourmis folles

Pour le sergent Rick Da Costa, observer les fourmis folles, *hormigas tocas*, constituait une manière pas banale de passer le temps. Le banc fait d'une planche et de deux bidons sur lequel il était assis, dans l'Avenida 6 ensoleillée, entre les Calles 11 et 12, reposait sur un terrain devenu quasiment poreux à cause du grand nombre de fourmis qui y grouillaient. Les minuscules insectes, bien plus petits que ceux que l'on voyait d'ordinaire aux États-Unis, couraient dans toutes les directions en suivant des trajectoires incompréhensibles et tortueuses. D'où leur surnom de « fourmis folles » – dû également à la férocité des piqûres qu'elles infligeaient lorsqu'on les touchait ou qu'on les laissait par inadvertance monter le long des habits.

L'intense chaleur de Guate avait atteint un point intolérable. Da Costa leva un instant son regard du sol pour observer l'entrée du restaurant Peñalba, pas le plus luxueux, mais certainement l'un des moins sordides de la ville.

Si cela n'avait pas été contraire à la consigne, il aurait rejoint les collègues qui, sous la pergola, sifflaient bières et Cocas, la satisfaction peinte sur leurs visages. Il en connaissait quelques-uns : Mort Lafferty, instructeur des bérets verts ; José Ramirez Cuadra, le terrible et arrogant sous-officier de la compagnie Cobra, avec lequel il avait mené la première opération de « déplacement » des Indiens ; quelques simples soldats, eux aussi des Cobras. À leurs gestes d'invite, il avait répondu par un vague salut. Ses ordres : ne pas s'approcher du gros bonnet dans le restaurant, mais attendre qu'il sorte et pénétre dans une ruelle poussiéreuse.

Il revint à ses fourmis qui, à présent, se livraient à la plus caractéristique de leurs prestations. Parmi les petits tas de sable qui signalaient les fourmilières, avançait rapidement une file de feuilles verticales. Ce n'est qu'en

regardant avec attention que l'on pouvait voir la minuscule fourmi qui tenait la feuille, apparemment insensible à l'effort nécessaire pour soutenir un poids plusieurs fois supérieur au sien.

Quand Da Costa se plia en avant pour observer de plus près, quelques gouttes de sueur se détachèrent de son front et tombèrent au milieu des fourmis qui couraient. Aussitôt, la file se défit, les feuilles furent abandonnées et les insectes se mirent à fuir dans toutes les directions, en suivant d'extravagantes trajectoires.

À ce moment, le gros bonnet sortit du restaurant, salua quelqu'un aux tables sous la pergola et sortit dans la rue. Il portait le complet de coton blanc passé désormais au rang d'uniforme chez les riches Américains résidant dans les pays chauds. En posant sur son crâne brillant l'inévitable panama, il lança un coup d'œil rapide à Da Costa et s'éloigna d'un pas lent, le ventre ballottant au rythme de sa marche.

Da Costa attendit quelques minutes, puis se leva et le suivit. La circulation était assez intense, mais les passants restaient rares. Trop chaud. Les vendeuses d'*aguacates*, leur panier sur la tête, avaient préféré abandonner l'Avenida 6 pour rejoindre des rues plus ombragées. Il en était de même pour les vendeurs de boissons sucrées, les enfants aux pieds nus, les mendiants et le reste de la foule misérable et bariolée qui s'amassait quotidiennement dans le quartier.

Parvenu presque au fond de la rue, le gros bonnet emprunta une ruelle non goudronnée. Les immeubles prétentieux et décatés de style colonial laissèrent aussitôt la place à des baraques de tôle d'aspect précaire, aux portes fermées de chiffons multicolores et aux cours encombrées de détritrus. La végétation, difficilement contenue dans l'artère centrale, réapparaissait ici, triomphante, étendant ses feuilles et ses rameaux grimpants sur les tas d'ordures, pénétrant dans les tuyaux inutilisés, enveloppant les mâts des séchoirs à linge et les poêles fabriqués avec des bidons.

On apercevait des familles entières d'Indiens réunis autour d'un repas de riz et de haricots sur le seuil d'habitations trop sombres pour servir à autre chose qu'au repos. De vieux téléviseurs en noir et blanc, reliés à des fers tordus en guise d'antenne, transmettaient l'énième épisode de *Ronda de pedra*. Les étals des vendeurs étaient pour l'instant abandonnés, mais surveillés de loin par leurs propriétaires assis à table, entourés d'une nombreuse progéniture.

La tenue blanche du gros bonnet et l'uniforme vert de Da Costa attiraient l'attention de centaines d'yeux à la forme quasi orientale, fuyants et très noirs. Ni l'un ni l'autre des deux étrangers n'en éprouvait de la gêne. En dehors des quelques rues présentables de Guate (mais pour eux, c'était Guatemala City), il n'y avait qu'une zone franche, qu'une police docile se gardait bien de surveiller; et la population misérable à visage de cuivre qui habitait les baraques limitait ses communications avec les étrangers au strict nécessaire, fidèle à des règles non écrites qui lui garantissaient au moins la survie.

Le gros bonnet gara son ventre devant un étal qui exposait des produits artisanaux : quelques paniers, quelques crocodiles sculptés, une grossière Vierge de bois entourée des Trois Reines, une série de rosaires. Da Costa s'approcha en feignant de s'intéresser à cette pacotille.

— On vous a tout expliqué? demanda au bout d'un instant le gros bonnet, à mi-voix, avec un accent de l'Alabama.

— Oui, M. Ownby.

— Il faut qu'il soit frais. Surtout, j'insiste, qu'il soit frais.

La recommandation laissa Da Costa perplexe.

— Et moi, comment je fais pour le savoir?

— À la couleur et à l'odeur, non? répliqua l'autre, sur un ton irrité. J'en ai assez des arnaques.

— Ça ne dépend pas de moi, objecta Da Costa, se raidissant à son tour. Je fais ce qu'on m'ordonne. Et rien d'autre.

— Je sais, je sais.

Maintenant, le gros bonnet était pressé. Le patron de l'étal abandonnait son riz et ses haricots, qu'il mangeait sur le seuil de sa cabane, et venait à leur rencontre. En outre, un prêtre barbu avançait le long de la route, appuyé sur un bâton.

— Allez-y. Ici, dans une heure, ça va?

— O.K.

Da Costa s'éloigna, tandis que le gros bonnet s'apprêtait à marchander un crucifix.

Au fond de la rue, le sol devenait encore plus accidenté, tandis que la végétation s'épaississait. L'air grouillait de parfums et d'insectes.

Suant abondamment, Da Costa coupa à travers les baraques jusqu'à un sentier de terre battue. Au bout de quelques mètres, les habitations de fortune cédèrent la place à des amas d'ordures, qui alternaient avec des bouts de haies

et des palissades bancales, Les palmiers se penchaient vers le centre du passage, croisant leurs chevelures. Les fougères et les plantes grimpantes qui entouraient les troncs empêchaient presque la lumière de filtrer.

Ce fut dans cette pénombre qu'il vit les deux premiers enfants. Ils se traînaient dans les buissons, craignant de se montrer. Les feuillages n'interdisaient pas d'apercevoir leurs corps aux proportions anormales, gonflés de protubérances asymétriques. Après avoir fixé sur Da Costa un regard timide, ils filèrent et s'enfoncèrent au plus serré de la végétation. Le plus grand emmenait l'autre, qui boitait de façon spectaculaire.

Depuis un bon moment, Da Costa avait cessé d'éprouver de la compassion pour eux. Sa pitié était morte voilà longtemps, du côté de Parraxtut. Maintenant, il n'avait plus en lui qu'un grand vide, pas vraiment désagréable. C'était comme de se trouver entouré d'ouate, sans savoir comment ni pourquoi.

Il contemplait les créatures dans le genre des deux gamins avec le mélange de curiosité et de tranquille étonnement qu'il ressentait en observant les fourmis folles. Des êtres étrangers, sans rapport avec sa race et, peut-être, avec son espèce.

Les palmiers, les haies et les buissons de café vert formaient à présent une espèce de couloir sombre, au bout duquel brillait le blanc mur d'enceinte de la clinique, immaculée tache de chaux scintillant au soleil. Maintenant, l'air était chargé d'un lourd parfum, trop intense, comparable à celui des prostituées moites de sueur avec lesquelles il passait une bonne part de ses nuits.

À cette distance, on entendait déjà les voix des enfants. Non pas un tapage joyeux comme celui qui remplissait les quartiers populaires de Guate à des niveaux assourdissants, mais une espèce de sourd croassement produit par le mélange de cris gutturaux, de plaintes et de hululements étouffés.

— *¡Ola, Rick, como estás?*

— *Bien*, répondit Da Costa, en serrant la main moite de l'homme de garde à l'entrée.

Il connaissait bien Roberto Merinos, et le trouvait sympathique. Ensemble, ils avaient combattu avec le «comandante Mike», quand Da Costa lui servait de conseiller sur le terrain, à l'âge d'or de la Compagnie Cobra. Xejuyeu, Chajul, Nabaj portaient encore les cicatrices de leur passage. Mais c'était surtout le cas de San Francisco, dans la municipalité de Nentón. Là, le 17 juillet 1982, Da Costa avait rompu avec toute conception morale de la vie. S'il en

avait conservé une, le sentiment de culpabilité l'aurait rapidement conduit à la folie.

Certes, c'était une époque dure. Mais toujours mieux, pensa-t-il, que la merde de maintenant.

— Tu grossis à vue d'œil, observa-t-il en louchant sur la panse proéminente de son ex-compagnon d'armes.

Instinctivement, Merinos tenta de rentrer le ventre et de bomber le thorax mais ensuite, il se détendit et éclata de rire. D'un geste paresseux, il s'appuya au canon du Galil.

— Bien obligé, que je grossisse. Garder des morveux, c'est pas mon métier.

Il montra avec nonchalance la cour poussiéreuse, où des enfants improvisaient de lentes rondes. Certains, les jambes trop fragiles, se traînaient sur les genoux ou se faisaient soutenir par les plus chanceux du lot. De temps en temps, des grappes d'enfants tombaient dans la poussière, se démenant pour se relever et triompher de leurs corps alourdis.

— Une vie ennuyeuse, continua Merinos. Tout le contraire d'il y a sept ans.

— Eh oui, convint Da Costa. Les temps ont changé.

— T'es là pour le truc habituel, j'imagine.

— Oui, faut que je me dépêche. Le docteur est là ?

Merinos montra du doigt le deuxième étage de la clinique.

— À cette heure, il a dû finir de déjeuner. Il doit être en train d'opérer.

— Et il pratique combien d'opérations par jour ?

— Je n'en sais rien, beaucoup en tout cas. Il y a énormément de demandes. Il n'y a pas que vous, les *gringos*, qui voulez ce type de marchandise.

— Je sais, rétorqua Da Costa et, lui tournant le dos, il ajouta : à plus tard.

Il traversa la cour ensoleillée, évitant de justesse une file de gamins à l'abdomen déformé qui couraient la tête basse. Une infirmière guatémaltèque, au sculptural profil indien, observait en fronçant le sourcil ces évolutions insensées.

Assis dans sa guérite, le portier s'éventait avec une revue pornographique. Il portait un tee-shirt noir avec l'inscription *Peace through superior firepower*, surmontée du dessin d'un béret et de deux poignards croisés.

— Bienvenue, sergent, salua-t-il. Le Dr Murdes est en pleine opération.

— Un assistant me suffira.

— Il y a le Dr Estrada. Vous le trouverez dans les salles, avec les patientes.

Da Costa prit le couloir désert. Arrivé presque au bout, il poussa un des battants d'une porte, derrière laquelle montaient les échos lointains d'une

discussion animée. En entrant dans la salle, il ne put se retenir de déglutir, malgré son habitude de ce spectacle.

Sur une dizaine de lits gisaient autant de femmes enceintes, sous des couvertures froissées et trempées de sueur. Ce qui frappait, chez certaines d'entre elles, c'était leur ventre énorme, disproportionné, même pour une femme sur le point d'accoucher. Plus remarquables encore, leurs yeux à toutes, écarquillés et éteints, fixaient le vide ou bondissaient çà et là comme ceux d'animaux affolés.

Les piqûres que certaines avaient au bras, concentrées comme les boutons d'une affreuse maladie infantile, trahissaient les toxicomanes; et Da Costa reconnut deux ou trois des prostituées qu'il fréquentait quelques mois plus tôt, à présent abruties et plongées dans la contemplation du plafond ou de leur ventre monstrueux. Aucune ne parlait. L'air grouillait de mouches.

Il se rendit compte que les voix provenaient de la pièce voisine et traversa la salle. En passant devant le lit d'une des prostituées, il s'arrêta un instant, le temps de saisir un regard éteint au comble de la désolation. D'une main, il chassa une mouche posée sur une paupière. La mouche exécuta une pirouette et, en bourdonnant, revint se poser au même endroit. Da Costa haussa les épaules et poursuivit son chemin.

Estrada était dans le bureau, aux prises avec un costaud en tricot de corps qui parlait par rafales, gesticulant avec fougue. Près de lui, une jeune femme mal vêtue pleurait en silence. Elle était visiblement enceinte de six mois au moins. Au fond du bureau, quatre enfants difformes poussaient des cris en se pourchassant maladroitement autour d'un petit divan.

— N'écoutez pas cette putain, disait le costaud en montrant la femme. C'est une bonne à rien, elle s'en fout si on meurt de faim. C'est moi qui nourris tout le monde et maintenant celle-là, pour une fois que nous avons l'occasion de gagner quelque chose, elle dit qu'elle veut pas.

Bras croisés, Estrada écoutait en suivant le vol d'une mouche autour de la lampe. Il adressa un regard entendu plein d'ironie à Da Costa, puis se retourna vers l'homme en tricot et déclara d'un ton patient :

— Ça, ce sont vos affaires, dit-il. Que voulez-vous que je fasse ?

— Parlez-lui, faites-lui comprendre qu'après, les enfants iront bien. Tu ne vois pas, idiot ? lança-t-il en agrippant par le col une des petites outres humaines qui passait devant lui en tanguant. Ils sont gras comme des cochons.

Peut-être l'enfant prit-il son geste pour un mouvement d'affection, car il se suspendit au pantalon de l'homme et leva vers lui un regard stupide mais plein d'attente. Son origine indienne paraissait évidente, malgré l'enflure diffuse qui altérait ses traits de manière grotesque.

— Tu vois ? Il va mieux que moi, reprit le costaud, en secouant la jambe pour se débarrasser du bambin. Après la petite opération, ils redeviennent vifs comme avant.

Voyant que la femme continuait à sangloter, Estrada se sentit en devoir d'intervenir.

— Votre mari a raison, dit-il d'une voix pleine d'autorité. Ils survivent presque toujours, une fois recousus. Et quant à vous, vous ne sentirez absolument rien. Rien que les douleurs normales de l'accouchement. Ensuite, vous pourrez mettre au monde tous les fils que vous voudrez, sans problème aucun.

Quand l'homme avait secoué la jambe, l'enfant avait roulé à terre. Dans l'effort qu'il fit pour se redresser, son tee-shirt se releva, révélant deux longues cicatrices rouges qui partaient du nombril et se perdaient sur le côté. Cette vue énerva Da Costa.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, dit-il à Estrada. Je dois prendre la marchandise.

— Quel type de marchandise ? demanda le médecin.

— Un rein. Frais.

— Le Dr Mureles est en train d'en couper une paire en ce moment. Si tu veux bien patienter un instant, l'un des deux sera à toi. Sinon, je dois te donner un de ceux prélevés ce matin.

— J'attendrai, soupira Da Costa en réprimant la nervosité qui s'était emparée de lui.

Pendant ce temps, le costaud continuait d'essayer d'amadouer la femme.

— Si tu comprends pas, c'est que t'es vraiment conne. Il y a rien de mal à ça. Tu restes au lit trois mois sans rien faire, pendant qu'ils te donnent le montagène...

— Le mutagène, corrigea Estrada, professionnel.

— C'est ça. Comme ça, le bébé qui sort est un popi... poli...

— Polyploïde.

— Bref, il sort avec quatre reins, deux foies, quatre poumons. C'est tout. Quand il est plus grand, ils lui coupent ce qu'ils ont besoin et ils le recousent. Il ne s'en rend même pas compte.

— Et de plus, vous sauverez la vie de quelques enfants, *gringo*, qui ont besoin d'une greffe, conclut Estrada avec une emphase de circonstance.

Tout à coup, la femme poussa un hurlement et se rua au-dehors, en secouant la tête, les mains sur les oreilles. Da Costa regarda le costaud lui courir après en lançant des imprécations, mais il fut distrait par l'arrivée du Dr Mureles, entré par une porte qui s'ouvrait au fond du bureau, à côté du petit divan.

— Que se passe-t-il ? demanda le chirurgien en ôtant ses gants.

Estrada haussa les épaules.

— Rien. Les histoires habituelles.

— Elles font toujours ça avant le traitement. Et dire que nous les couvrons de dollars.

Da Costa s'approcha.

— Bonjour, Dr Mureles.

— Cher sergent, dit le chirurgien, tandis qu'un sourire illuminait son visage moustachu. Je ne vous serre pas la main parce que je dois encore me laver. Que puis-je pour vous ?

Da Costa montra le petit groupe d'enfants obèses, à présent occupés à se traîner à la queue leu leu sur le sol.

— J'ai besoin d'un rein. Un client plein aux as s'est adressé à Loomis. Ça urge pour lui.

— Il a de la chance. Le dernier donneur que j'ai opéré en avait bien six, dont trois en bonne condition. Bien entendu, il y en a un pour vous.

Il se tourna vers Estrada.

— Ils sont encore dans la salle d'opération. Faites-en préparer un pour le sergent.

Peu après, Da Costa sortait de la clinique en tenant par la poignée un thermos de campagne en forme de parallélépipède. Il tomba sur Merinos en train de s'essuyer le front.

— Il fait une chaleur d'enfer, marmonna le garde. Tu as trouvé ce que tu cherchais ?

— Oui. Le richard sera content. Et Loomis aussi.

Pendant que Da Costa suivait d'un pas rapide le sentier entre les palmiers, en revenant vers le lieu du rendez-vous, il revit les deux enfants aperçus à l'aller. Le grand continuait à traîner le petit, mais le poids anormal de leurs corps et la fragilité des petites jambes les faisaient tanguer, les contraignant à prendre des trajectoires imprévues pour garder l'équilibre.

Les Chaînes d'Eymerich

Des fourmis, pensa Da Costa. Des fourmis folles.  
Ce fut alors qu'il se retrouva devant le prêtre au bâton.